

chafaud poursuivait Molinard et lui donnait quelque espoir.

Cependant il y avait bientôt trois semaines que la mort de Frapillon l'avait fait gouverneur de la villa des Buttes, et il n'en était pas plus avancé.

Le siège tirait visiblement à sa fin par suite de l'épuisement des vivres, et le docteur n'entrevoit aucune solution à ses affaires de cœur et d'intérêt.

Aussi était-il devenu fort triste, et, ce jour-là, il repassait mélancoliquement ses comptes de la première quinzaine de janvier, quand la grosse cantinière qui servait les malades du sexe féminin entra dans son cabinet avec l'impétuosité d'un ouragan.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE DE 1868

LE GÉNÉRAL PRIM

Le général Prim est né le 12 décembre 1814, à Rieus, dans la province de Saragosse, que ses parents habitaient depuis longues années. Son père était lieutenant-colonel d'infanterie. Sa mère était une demoiselle Prats. Il reçut une éducation distinguée, et avait dix-neuf ans quand éclata la guerre civile qui suivit la mort de Ferdinand VII. Devant les prétentions à la couronne du frère du roi, Don Carlos, l'esprit libéral du pays s'était réveillé, et la cause de la jeune reine Isabelle avait réuni de nombreux partisans. Enthousiaste, comme on l'est d'ordinaire à son âge, Prim fut un des plus ardents. Il s'engagea dans un des bataillons des francs-tireurs d'Isabelle II, devint cadet, comme fils de famille noble, et fit de tels prodiges de valeur qu'il reçut la croix de San Fernando de première classe. En 1837, il fut nommé capitaine.

Prim avait déjà, à cette époque, la réputation d'un brillant officier, et il serait trop long d'énumérer les services qu'il rendit à la cause de la reine pendant cette malheureuse guerre civile. Ce fut en reconnaissance de ces services qu'Isabelle II, en 1850, le créa vicomte de Bruch et comte de Reus, avec la grandesse pour lui et ses descendants.

Quelques années plus tard, il était arrêté et emprisonné, non-seulement comme conspirateur, mais comme assassin. On disait qu'il avait attenté aux jours du maréchal Narvaez. Devant le conseil de guerre, il se défendit lui-même et s'écria : " Si je n'étais accusé que d'avoir conspiré, je ne me donnerais pas la peine de répondre, mais il s'agit ici de mon honneur, et je repousse avec indignation l'accusation portée contre moi. Mes juges sont assez perspicaces pour lire au fond de mon cœur si jamais une aussi infâme pensée a pu y prendre naissance."

Cependant, bien que tout prouvât son innocence, Prim n'en fut pas moins condamné à seize ans d'emprisonnement aux fles Mariannes ; peine que commua la reine, en ordonnant que son ancien défenseur, au lieu d'être envoyé aux colonies, fût enfermé dans la forteresse de Saint-Sébastien, à Cadix.

Peu de temps après, une ordonnance royale rendit le prisonnier à la liberté, mais sous la condition qu'il quitterait l'Espagne.

Prim vint alors en France, puis il voyagea en Angleterre et en Italie. Il ne rentra en Espagne qu'après 1847, au moment de l'amnistie, mais pour retourner en France au bout de quelques mois. Ce fut seulement lorsque le général Don Fernando de Cordova, son ami, devint ministre, qu'il reparut dans son pays. Nommé capitaine-général de Porto-Rico, il rendit, dans ces fonctions, de grands services au Danemark, car c'est grâce à lui que le gouverneur de Santa-Cruz, qui l'avait appelé à son aide, put réprimer le soulèvement des esclaves de cette colonie. Il fut, à cette occasion, élevé à la dignité de grand-croix de l'ordre du Danebrog.

Après être resté à Porto-Rico jusqu'en 1848, le comte de Reus revint en Espagne. Il voyagea ensuite pendant deux ans, et ne fit plus parler de lui jusqu'en 1850, époque à laquelle il fut nommé député.

A peine aux Cortès, il s'y montra ora-

teur éloquent et défenseur énergique des doctrines libérales. En 1855, il sollicita et obtint d'être envoyé en Orient, avec plusieurs officiers sous ses ordres, pour suivre les opérations de la campagne. Omer-Pacha, qui l'avait reçu avec distinction au quartier général ottoman, le consultait volontiers.

Les généraux français et anglais lui accordèrent également une grande estime. Il accompagna souvent le général Saint-Arnaud. Le comte de Reus rapporta de cette campagne des mémoires qui témoignent de ses connaissances historiques, et militaires.

Peu de temps après sa rentrée en Espagne, il fut appelé à la capitainerie générale de la Catalogne et promu au grade de lieutenant-général de l'armée.

En 1858, sous le ministère O'Donnell, Prim fut nommé sénateur. Dans cette nouvelle situation, il saisit toutes les occasions de défendre la cause libérale. Puis vint la guerre d'Afrique, durant laquelle il gagna le titre de marquis de Los Castellejos avec la grandesse de première classe pour lui et ses descendants.

Telle fut, en résumé, la carrière de Prim jusqu'en 1866, c'est-à-dire jusqu'à son premier *pronunciamento* qui le força de fuir sa patrie, pour se réfugier en Belgique. Il avait alors cinquante-deux ans, mais paraissait beaucoup plus jeune. Il disait en riant qu'il s'était arrêté à trente-six ans. En effet, il ne semblait guère plus âgé.

En somme, Prim avait l'étoffe d'un grand homme ; son doup d'œil était juste, il possédait une véritable science militaire, sa bravoure était proverbiale et sa parole facile ; mais, en politique, il manquait de suite dans les idées et se laissait trop dominer par la camarilla qui l'entourait. Aussi commit-il des fautes graves.

Cet homme, qui, après avoir renversé une dynastie, s'en fut demander à toutes les cours de l'Europe le soliveau de la Fable, nous parut d'abord ridicule dans son rôle de Monck, chercheur de rois. Il devait trop tôt nous devenir antipathique, lorsque les événements nous firent les victimes de ses erreurs. Ses compatriotes eux-mêmes ne tardèrent pas à le haïr, car il les avait profondément blessés dans leur fibre la plus sensible : l'horreur de l'étranger, en leur imposant pour souverain un prince de la maison de Savoie.

Cependant Prim restera comme une des grandes figures de l'histoire espagnole, et son nom demeurera populaire dans son pays qu'il a si violemment agité.

ASSASSINAT DE L'ABBÉ LOUËL, CURÉ DE VER, EN FRANCE

Le 4 juillet dernier, l'abbé Louël se rendit au village d'Orthis, vers une heure de l'après-midi, pour une inhumation. En sortant du cimetière d'Orthis, il prit la route du Plessis-Belleville, où l'attendait sa servante, la veuve Bruyer.

L'abbé Louël n'arriva pas au Plessis-Belleville. Deux jours se passèrent, il ne reparut pas.

Plusieurs de ses paroissiens se mirent alors à sa recherche, d'autant plus inquiets que le bruit d'un crime était vaguement répandu : on racontait que l'abbé Louël avait été assassiné sur la route d'Orthis.

En effet, dans la soirée du lundi 7, des moissonneurs trouvèrent le corps du pauvre curé dans un champ de blé. Le cadavre était couvert de blessures, les poches des vêtements avaient été retournées, le porte-monnaie et la montre du prêtre avaient été volés.

Quel était l'assassin ? Les soupçons se portèrent immédiatement sur un maréchal-ferrant d'Orthis, nommé Clabaut.

C'était un homme de trente ans environ, très-violent, très-redouté. Il professait des opinions d'un radicalisme exalté, répétant sans cesse que " les curés étaient de la canaille," et qu'il monterait bien, si on voulait, " une machine pour les exterminer tous."

Il était évident pour tout le monde que cette haine sauvage avait poussé Clabaut

jusqu'à l'assassinat, et l'on ne se trompait pas.

L'interrogatoire fera suffisamment connaître avec quel sang-froid épouvantable ce misérable avait préparé et accompli son crime :

D. Vous nourrissez depuis longtemps contre l'abbé Louël des projets homicides ?—R. Je croyais qu'il avait des relations avec ma femme. (Rumeurs).

D. Est-ce que vous avez vu quelquefois quelque chose de suspect ?—R. Non, jamais.

D. Trois semaines avant le crime, vous avez emprunté le fusil d'un de vos voisins, vous avez appointé une balle, afin qu'elle portât plus loin. Cette balle était destinée à l'abbé Louël ?

L'accusé (avec indifférence).—Ça se peut.

D. Ce n'était pas assez. Vous avez également fabriqué un poignard avec un morceau de faux ?—R. C'est vrai.

D. Le 4 juillet, dans la soirée, vous avez pris votre fusil, votre poignard, et vous vous êtes embusqué sur la route d'Orthis, au Plessis-Belleville, vous avez attendu, caché derrière un buisson, le passage du prêtre ?—R. Ça se pourrait.

D. Vous l'avez laissé arriver jusqu'à vingt mètres environ, alors vous avez tiré ? L'abbé Louël a fait quelques pas encore, et puis il est tombé la face en avant ?—R. Oui.

D. Vous avez jeté votre fusil, vous avez pris votre poignard, et vous vous êtes jeté sur le pauvre prêtre qui agonisait. Vous lui avez donné six coups de poignard, frappant avec une telle fureur que l'extrémité de votre arme s'est brisée dans le corps ?—R. C'est vrai. (Mouvement d'horreur.)

D. Vous avez ensuite caché le cadavre en le trépanant dans un champ de blé ?

L'accusé (d'un air gouaillieur.) En le trépanant ? Non ; je l'ai bien porté !

D. Mais auparavant vous aviez retourné toutes les poches et volé tout ce que l'abbé Louël avait sur lui ?—R. Je voulais de l'argent pour fuir.

En effet, Clabaut a passé en Belgique après le crime. C'est à son retour qu'il a été arrêté ; depuis ce moment, jusqu'à sa comparution en Cour d'assises, l'assassin a gardé l'attitude la plus cynique.

Mais ce n'est pas tout. Le lundi 4 août, dans la prison de Senlis, Clabaut a voulu tuer un gardien, pour lui voler ses clefs et s'évader. Il a frappé ce malheureux de plusieurs coups d'une pince en fer qu'il avait soustraite dans un atelier de la prison. Le gardien est maintenant hors de danger, mais on a craint longtemps pour sa vie.

Les dépositions ont montré quelle nature dépravée et haineuse était celle de Clabaut. Il avait, disait-il, la haine de la soutane, et il assemblait fréquemment les ouvriers des fermes voisines pour les exciter contre les maîtres.

Le Dr Decaisne, de Senlis, commis pour examiner l'état mental de l'assassin, a déclaré qu'à n'en pas douter Clabaut était une nature brutale, féroce et lâche, mais pleinement responsable.

La Cour n'a pas cru devoir, cependant, refuser au défenseur, Me Blanchet, un supplément d'informations sur ce point, et le procès a été remis à la prochaine session, c'est-à-dire à trois mois.

CHOSSES ET AUTRES

On annonce qu'un déporté, habitant le cinquième arrondissement à Paris, a trouvé sa femme remariée depuis un an. Après les journées de mai 1871, la malheureuse avait cru reconnaître son mari parmi les morts. Elle avait pieusement recueilli ce cadavre défiguré, et, pour lui procurer une sépulture décente, avait vendu les matelas de son lit. Elle avait alors changé de logement, et, après six ans de veuvage, elle avait consenti à épouser un honorable boulangier.

Nous trouvons dans le *Times* le récit d'un phénomène singulier qui est arrivé dans les Alpes à la fin du mois d'août :

Six personnes avaient tenté l'ascension du Grosse Glockner, près de Ling, lorsqu'elles se trouvèrent enveloppées par une nuée tellement épaisse, qu'il était impossible d'y voir à plusieurs pas. Bientôt la foudre se mit à briller autour des voyageurs, qui se croyaient perdus. Mais, lorsque la nuée devint un peu moins épaisse, chaque voyageur s'aperçut que ses cinq compagnons avaient sur la tête une auréole semblable à celle que produit le feu Saint-Elme.

Les observations de ce genre sont assez fréquentes. La première est décrite tout au long par le célèbre Benedict de Saussure, dans les excursions Alpestres qu'il a commencées en 1779, il y a juste cent ans.

Un individu, en France, vient de subir

son procès pour vol. Son système de défense a consisté à prétendre que ce sont " les esprits " qui lui ont conseillé de commettre les vols dont il a à répondre.

M. le président.—Qu'avez-vous fait dans la nuit du 13 au 14 mai ?

L'accusé.—Dans la nuit du 13 au 14 mai, j'étais couché, lorsque les esprits m'éveillèrent et me dirent : " Va-t-en chez Bordes et tu trouveras de l'argent. Je me levai et je me rendis."

D.—Mais les esprits vous ont-ils dit de vous servir d'un vilibequin pour faire un trou au contrevent, d'escalader la fenêtre, de prendre des pinces et de faire sauter la serrure du bureau ?

R.—Oui, monsieur, ce sont eux qui m'ont indiqué les moyens à prendre pour m'introduire dans la maison.

D.—Racontez à messieurs les jurés votre voyage dans l'enfer et au ciel ?

R.—Je ne puis le faire, je pourrais gêner quelqu'un.

D.—Dites toujours !

R.—Pardieu les damnés j'ai vu beaucoup de juges.

D.—Et des voleurs !

Martineau (baisant la tête).—Aussi, il y en avait.

Victor Hugo est allé à Villequier, où Auguste Vacquerie possède une fort belle propriété qui lui vient de son père.

Villequier a toujours été cher à Hugo, qui aime à y retrouver les premiers souvenirs douloureux de sa vie. C'est là, on s'en souvient, que sa fille Léopoldine trouva la mort en 1843, dans une promenade en bateau. Mariée à M. Charles Vacquerie, qui se jeta courageusement à l'eau pour la sauver, on retira quelques heures après leurs deux cadavres enlacés.

On lit ce qui suit dans une correspondance du Nord-Ouest à la *Gazette d'Otawa* :

Il y a un mois, on a, peu près, les " Gens du Sang," les " Piéganes," les " Pieds-Noirs," ont fait la danse du soleil (*sun dance*) dans le voisinage. C'est un bal qui n'a rien de civilisé ni d'humain, mais encore tenu fort en honneur par les indigènes—qui y assistent toujours en grand nombre. De fait, cette monstrueuse cérémonie, sacrilège et décorée du titre de rite religieux, et qui s'accomplit dans la loge de la médecine, est l'événement de l'année.

Les jeunes braves qui ont atteint l'âge de majorité depuis la dernière danse, prouvent à leur stoïcisme en se soumettant aux plus affreuses tortures et établissent ainsi leur réputation. Lorsque le *Tam-Tam* (tambour sauvage) annonce que la fête commence, les exécutants s'avancent, et les uns, après s'être transpercés le côté ou le dos, passent à travers la plaie une courroie de cuir aux deux bouts de laquelle ils attachent une tête de buffle. Puis, ils dansent et sautent en accompagnant ces horribles contorsions du cri légendaire : hi-hi-yi-yi-hi-hi ! jusqu'à ce que la chair se déchire pour laisser retomber le poids qu'elle ensermentait.

D'autres ramassent avec la main les chairs de la poitrine, les percent de leur couteau, y passent une courroie de cuir qu'ils attachent aux perches de la loge et se suspendent dans l'espace jusqu'à ce que la rupture des chairs fasse retomber le corps sur le sol.

Il est facile de concevoir ce que doivent endurer ces malheureux qui, cependant, ne trahissent leurs angoisses par aucun tressaillement de muscles, et encore moins par les larmes. Le sexe moins fort applaudit à ces hideuses mutilations, et les jeunes guerriers qui refusent de prendre part à la danse sont dérisoirement appelés les *hommes aquaux* et méprisés par la tribu.

M. Loysen (l'ex-père Hyacinthe), de retour d'Aix-les-Bains, a repris ses fonctions sacerdotales et a officié dimanche dernier à la grand-messe dite à l'*Eglise gallicane des Folies-Montholon* (ancienne Tertullia).

L'Eglise gallicane compte de 3 à 4,000 adhérents. Ses promoteurs songent à ouvrir une succursale dans le faubourg Saint-Antoine, où déjà des conférences sont faites à 4 ou 500 auditeurs par M. l'abbé Carrier, ancien dominicain comme M. Loysen, et chevalier de la Légion d'honneur. Mais le nouveau culte est aux prises avec de grandes difficultés financières ; les frais sont assez lourds. Le loyer de l'église de la rue Rochechouart n'est pas moindre de 10,000 francs par an, et c'est, paraît-il, une charge très-onéreuse pour un budget fort restreint. Chaque dimanche, une centaine de fidèles environ assistent aux offices ; dans les grands jours, on peut en compter deux cent cinquante à trois cents au plus.

On voit que l'Eglise catholique romaine peut, de longtemps encore, être tranquille.